"Si cela n'a pas lieu," répondit le Chevalier Déshérité "la faute n'en sera point à moi; à pied ou à cheval, avec la lance, la hache d'armes ou l'épée, je suis prêt à te rencontrer."

Les deux antagonistes ne se seraient pas bornés à ces provocations, si les maréchaux du tournoi, plaçant leurs lances entre eux, ne les eussent séparés comme par force. Le Chevalier Déshérité reprit son premier poste, et Bois-Guilbert se retira dans sa tente où tout le reste du jour il se livra au désespoir et à la rage.

Sans descendre de cheval, le vainqueur demanda une coupe de vin; et, entr'ouvrant seulement le bras de la visière de son casque:—"Je bois," dit-il, "aux véritables cœurs anglais, et à la confusion des tyrans étrangers." Ensuite il donna l'ordre à son trompette de sonner un défi aux tenants, et pria un héraut de leur annoncer qu'il ne ferait aucun choix parmi eux, mais qu'il était prêt à les combattre dans l'ordre où il leur plairait de se présenter.

Le gigantesque Front-de-Bœuf, couvert d'une armure noire, descendit le premier dans l'arène. Sur un champ d'argent, son bouclier portait une tête de taureau noir à demi effacée dans les nombreux combats qu'il avait soutenus, avec cette arrogante devise: *Cave, adsum.* Le Chevalier Déshérité obtint sur cet antagoniste un avantage léger mais décisif. Les deux champions brisèrent loyalement leurs lances, mais Front-de-Bœuf, ayant perdu un de ses étriers dans le choc, les maréchaux le déclarèrent hors de combat.

L'inconnu n'eut pas moins de bonheur dans sa troisième rencontre avec sire Philippe de Malvoisin; il frappa le casque de ce baron avec une telle violence, que les jugulaires se rompirent, et Malvoisin, qui dut à la perte de son casque de n'être pas désarçonné, fut déclaré vaincu comme les autres.

Dans sa quatrième rencontre avec De Grantmesnil, le Chevalier Déshérité fit preuve d'autant de courtoisie qu'il avait jusqu'alors montré d'adresse et de courage. Le cheval de Grantmesnil, qui était jeune et fougueux, se cabra au milieu de sa course, et se mit à aller par sauts et bonds, de manière à rendre incertaine la main de son cavalier; l'inconnu, refusant de profiter de l'avantage que cette circonstance lui offrait, leva sa lance et passa près de son antagoniste sans le toucher; puis, faisant faire une volte à son cheval, il se dirigea vers sa station d'où il envoya un héraut offrir à Grantmesnil la chance d'un second combat. Celui-ci refusa, s avouant vaincu autant par la courtoisie que par l'adresse de son antagoniste.

Ralph de Vipont vint terminer la liste des triomphes de l'étranger; renversé de son cheval avec une extrême violence, le sang lui jaillit par le nez et par la bouche, et on l'emporta de l'arène privé de tout sentiment.

Ce fut aux applaudissements de milliers d'hommes que le prince et les maréchaux proclamèrent à l'unanimité que les honneurs de la journée appartenaient au Chevalier Déshérité.

WALTER SCOTT.

LXXXIII.—UN GENTILHOMME CAMPAGNARD AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Nous nous tromperions beaucoup si nous nous figurions les *squires* du dix-septième siècle comme ayant une étroite ressemblance avec leurs descendants, députés de leurs comtés ou présidents des sessions trimestrielles, avec lesquels nous sommes familiers. Le moderne gentilhomme campagnard reçoit généralement une éducation libérale, passe d'une école renommée à un collége célèbre, et a tous les moyens de devenir un excellent humaniste. Il a généralement vu quelques-uns des pays étrangers. Une grande partie de son existence s'est communément passée dans la capitale; et les raffinements de la ville l'ont suivi à la campagne. Il n'y a peut-être aucune espèce d'habitations aussi agréables que les maisons de campagne de la petite noblesse anglaise. Dans les parcs et les jardins, la nature, embellie, mais non déguisée par l'art, revêt sa forme la plus séduisante. Dans les bâtiments, le bon sens et le bon goût se combinent pour produire une heureuse union du confortable et du gracieux. Les tableaux, les instruments de musique, la bibliothèque, seraient dans tout autre pays considérés comme prouvant que leur propriétaire est un homme éminemment poli et accompli. Un gentilhomme qui avait été témoin de la révolution ne touchait probablement que le quart environ des revenus que ses terres produisent aujourd'hui à sa postérité. Il était donc, comparé avec ses descendants, un homme pauvre, et était ordinairement dans la nécessité de résider, presque sans interruption, sur ses propriétés. Voyager sur le continent, tenir maison à Londres, ou même venir fréquemment à Londres, étaient des plaisirs que les grands propriétaires seuls pouvaient se permettre. On peut affirmer avec confiance que parmi les gentilshommes dont les noms se trouvaient sur les commissions de juges de paix ou de lieutenants du roi, délivrées au nom de Charles, il n'y en avait pas un sur vingt qui allât en ville une fois

dans cinq ans, ou qui se fût jamais égaré jusqu'à Paris. Beaucoup de seigneurs de châteaux avaient reçu une éducation qui ne différait guères de celle de leurs domestiques. L'héritier d'un domaine passait souvent son enfance et sa jeunesse à la résidence de sa famille, sans meilleurs précepteurs que des palefreniers ou des garde-chasses, et acquérait à peine une instruction suffisante pour signer son nom au bas d'un mandat quelconque. S'il allait à l'école ou au collége, il revenait généralement, avant l'âge de vingt ans, dans la reclusion du vieux château ; et alors, à moins que son esprit ne fût fort heureusement doué par la nature, il oubliait bientôt ses études académiques au milieu des affaires et des plaisirs rustiques. Sa plus sérieuse occupation était la gestion de ses biens. Il examinait des échantillons de grain, maniait des cochons, et les jours de foire passait des marchés, près du pot de bière, avec les conducteurs de bestiaux et les marchands de houblon. Il tirait ordinairement ses plus grands plaisirs de la chasse et d'une sensualité peu raffinée. Son langage et sa prononciation étaient tels qu'on pourrait aujourd'hui s'attendre à les trouver parmi les rustres les plus ignorants. Ses jurons, ses grossières plaisanteries, ses termes indécents d'invective, étaient prononcés avec le plus fort accent de sa province. Il était facile de reconnaître à son premier mot s'il venait du Somersetshire ou du Yorkshire. Il s'inquiétait peu d'orner sa maison, et, s'il essayait d'y faire quelque décoration, il produisait rarement autre chose que du très laid. La litière de ses étables était entassée sous les fenêtres de sa chambre à coucher ; les choux et les buissons de groseillers poussaient tout près de la porte de la salle. Sa table était chargée avec une grossière abondance, et les hôtes y étaient cordialement accueillis ; mais, comme l'habitude de boire avec excès était générale dans la classe à laquelle il appartenait, et que sa fortune ne lui permettait pas d'enivrer tous les jours de nombreux convives avec du vin de Bordeaux ou des Canaries la bière forte était le breuvage ordinaire. La quantité de bière consommée ces jours-là était énorme ; car la bière était alors pour les classes moyennes et inférieures, non seulement tout ce que la bière leur est maintenant, mais tout ce que sont aujourd'hui le vin, le thé et les spiritueux. Ce n'était que dans les grandes maisons ou dans les grandes occasions qu'on plaçait sur la table des boissons étrangères. Les dames de la maison, qui avaient eu ordinairement le soin d'apprêter le repas, se retiraient aussitôt que les mets avaient été dévorés, et laissaient les messieurs à leur bière et à leur tabac. Le grossier passe

temps de l'après-midi se prolongeait souvent jusqu'à ce que les convives eussent roulé sous la table.

Peu de gentilshommes venaient dans la capitale trois fois dans leur vie. Quand le seigneur d'un manoir du Lincolnshire ou du Shropshire apparaissait dans Fleet-street, on le distinguait de la population résidente aussi facilement qu'on eut fait d'un Turc ou d'un Lascar. Son costume, sa démarche, son accent, la manière dont il regardait les boutiques, trébuchait dans les ruisseaux, se heurtait contre les porte-faix, et se tenait sous les gouttières, le désignait comme un excellent sujet pour les opérations des filous et des mauvais plaisants. Les bretteurs le coudoyaient et le poussaient dans le ruisseau ; les cochers des voitures de louage l'éclaboussaient de la tête aux pieds. Les voleurs exploraient avec la plus parfaite sécurité les vastes poches de son habit de cavalier, tandis qu'il s'arrêtait tout ébahi par la splendeur de la procession du Lord Maire. Des chevaliers d'industrie du plus bas étage fraîchement sortis des mains du prévôt, se présentaient eux-mêmes à lui et lui paraissaient les messieurs les plus honnêtes et les plus serviables qu'il eût jamais vus. S'il entrait dans une boutique, on le reconnaissait sur-le-champ pour l'acquéreur prédestiné de tout ce que nul autre n'aurait voulu acheter, broderies de seconde main, bagues de cuivre et montres qui ne marchaient pas. S'il se fourvoyait dans un café à Londres, il devenait le but des moqueries insolentes des freluquets et des graves espiègleries des étudiants en droit. Irrité et mortifié, il retournait bientôt dans ses domaines, et là il trouvait, dans l'hommage de ses vassaux et la conversation de ses gais compagnons, un dédommagement aux vexations et aux humiliations qu'il avait subies. Là il se sentait encore une fois un grand homme ; et il ne voyait rien au-dessus de lui, excepté quand aux assises il s'asseyait sur le banc près du juge, ou quand à la revue de la milice il saluait le Lord-lieutenant.

Il était donc rare que le gentilhomme campagnard eut un aperçu du grand monde, et ce qu'il en voyait tendait plutôt à embrouiller qu'à éclairer son intelligence. Ses opinions touchant la religion, le gouvernement, les pays étrangers et les temps passés, dérivant non de l'étude, de l'observation, ou de la conversation de compagnons éclairés, mais des traditions qui avaient cours dans sa petite sphère, étaient les opinions d'un enfant. Il y tenait néanmoins avec cette obstination qu'on trouve généralement chez les hommes ignorants accoutumés à être repus de flatteries. Ses animosités étaient nombreuses

et amères. Il haïssait les Francais et les Italiens, les Ecossais et les Irlandais, les Papistes et les Presbytériens, les Indépendants et les Baptistes, les Quakers et les Juifs. Par contre, il était profondément attaché à la monarchie héréditaire, et encore plus à l'Eglise anglicane. Cet amour de l'église n'était point, bien entendu, le résultat de l'étude ou de la méditation. Bien peu d'entre eux auraient pu donner des motifs, tirés de l'écriture ou de l'histoire ecclésiastique, pour justifier leur adhésion à ses doctrines, à son rituel et à sa police ; ils n'étaient non plus en aucune façon, comme classe, stricts observateurs de ce code de morale qui est commun à toutes les sectes chrétiennes. Mais l'expérience de bien des siècles prouve que les hommes peuvent être prêts à combattre jusqu'à la mort, et à persécuter sans pitié, au nom d'une religion dont ils ne comprennent pas les dogmes, et dont ils violent habituellement les préceptes.

Il est à peine nécessaire de dire que les livres étaient alors fort rares. Peu de chevaliers de comté avaient des bibliothèques aussi bonnes que celles qu'on trouve aujourd'hui dans l'anti-chambre des domestiques ou dans l'arrière-boutique d'un petit marchand. Un *squire* passait parmi ses voisins pour un grand érudit si Hudibras et les Chroniques de Baker, les Joyeux Dits de Tarlton et les Sept Champions de la Chrétienté se trouvaient sur la fenêtre de la salle confondus avec l'attirail de pêche et les fusils de chasse. Quant à la dame du manoir et à ses filles, leurs trésors littéraires consistaient généralement en un livre de prières et un livre de recettes. Le fait est qu'elles perdaient peu de chose à vivre dans l'isolement de la campagne ; car même dans les rangs élevés, et dans les positions qui offraient les plus grandes facilités pour le développement moral, les femmes anglaises de cette génération étaient décidemment plus mal élevées qu'elles ne le furent à aucune autre époque depuis la renaissance des lettres. A une époque antérieure, elles avaient étudié les chefs-d'œuvre de l'antiquité. De nos jours elles donnent rarement grande attention aux langues mortes ; mais elles sont familières avec la langue de Pascal et de Molière, avec la langue du Dante et du Tasse, avec la langue de Goethe et de Schiller ; aussi il n'y a pas d'anglais plus pur et plus gracieux que celui que parlent et qu'écrivent aujourd'hui les femmes accomplies. Mais durant la dernière partie du dix-septième siècle, la culture de l'esprit des femmes semble avoir été presque entièrement négligée. Si une demoiselle avait la plus légère teinture de littérature, elle

était regardée comme un prodige. Des dames de haute naissance, bien élevées et naturellement spirituelles, étaient incapables d'écrire dans leur langue maternelle une ligne sans y laisser des solécismes et des fautes d'orthographe qu'une fille des écoles de charité serait honteuse aujourd'hui de commettre. Dans la campagne, en général, elles ne savaient même pas écrire, et la plupart d'entre elles étaient, en fait de goût et d'instruction, au-dessous des femmes de charge et des servantes de cabaret de notre temps. Elles cousaient et filaient, brassaient du vin de groseilles, faisaient des confitures, et préparaient la croûte des pâtés de gibier.

D'après cette description, on pourrait supposer que le gentilhomme anglais du dix-septième siècle ne différait pas matériellement d'un meunier de campagne ou d'un cabaretier de notre époque. Toutefois il nous reste à signaler quelques traits importants de son caractère qui modifieront grandement cette appréciation. Quelque illettré et impoli qu'il fût, il était membre d'une fière et puissante aristocratie, et se distinguait par maintes des qualités, bonnes ou mauvaises, qui appartiennent aux aristocrates. Son orgueil de famille dépassait celui d'un Talbot ou d'un Howard. Il était magistrat, et comme tel il administrait gratuitement à ceux qui demeuraient autour de lui une rude justice patriarcale, qui, en dépit d'innombrables erreurs et d'actes parfois tyranniques, valait encore mieux que l'absence de toute justice. Il était officier de la milice ; et sa dignité militaire, bien qu'elle pût exciter la raillerie des braves qui avaient servi durant une campagne en Flandre, relevait son caractère à ses propres yeux et à ceux de ses voisins. Et de fait on aurait eu tort de faire de son rôle de soldat un sujet de dérision. Dans tous les comtés, il y avait de vieux gentilshommes qui avaient fait un service qui n'était pas jeu d'enfants. L'un avait été fait chevalier par Charles 1er après la bataille d'Edge-hill. Un autre portait encore une emplâtre sur la blessure qu'il avait reçue à Naseby. Un troisième avait défendu sa maison jusqu'à ce que Fairfax en eut fait sauter la porte avec un pétard. La présence de ces vieux cavaliers avec leurs vieilles épées, leurs vieux pistolets d'arçon, et leurs vieilles histoires sur Goring et Lunsford, donnaient aux réunions de la milice un aspect sérieux et guerrier, qui sans cela leur aurait fait défaut. Même les gentilshommes campagnards, qui étaient trop jeunes pour s'être battus contre les cuirassiers du parlement, avaient été, depuis leur enfance, entournés des traces de la dernière guerre, et nourris du récit des exploits belliqueux de leurs pères et de leurs oncles.

Ainsi le caractère du *squire* anglais du dix-septième siècle se composait de deux éléments qu'on n'est pas habitué à trouver réunis. Son ignorance et sa grossièreté, ses goûts vulgaires, et son langage plus vulgaire encore, seraient, de nos jours, considérés comme indiquant une nature et une éducation complètement plébéïennes; cependant il était essentiellement patricien, et avait, à un haut degré, les vertus aussi bien que les vices qui fleurissent parmi les hommes placés par leur naissance dans une haute position, et accoutumés à l'autorité, aux égards des autres et au respect de soi-même. Il n'est pas facile pour une génération accoutumée à ne trouver des sentiments chevaleresques qu'en compagnie d'études libérales et de manières polies, de se figurer un homme avec les allures, le vocabulaire et l'accent d'un charretier; pointilleux cependant en matière de généalogie et de préséance, et prêt à risquer sa vie plutôt que de voir une tache ternir l'honneur de sa maison. Toutefois c'est uniquement en joignant ensemble des choses qu'on ne trouve que rarement, sinon jamais, réunies dans la société dont nous avons l'expérience, que nous pouvons nous former une idée juste de cette aristocratie campagnarde qui constitua la principale force des armées de Charles 1er, et qui soutint si longtemps avec une singulière fidélité les intérêts de ses descendants. T. B. MACAULAY

LXXXIV.—UN PARVENU DE 1712.

JE suis un homme sans naissance, ayant commencé dans le monde avec un petit paquet de ferrailles, et j'ai pendant des années été connu sous le nom de Jack Anvil. J'ai naturellement un très heureux génie pour gagner de l'argent, si bien que vers l'âge de vingt-cinq ans j'avais amassé 4,200 livres, cinq shillings et quelques sous. Je me lançai alors dans de grandes affaires, et je devins un hardi commerçant par mer et par terre, ce qui en peu d'années me produisit une trés-grande fortune. En considération de ce succès qu'on appela mes bons services, je fus fait chevalier à l'âge de trente-cinq ans, et je vécus avec grande dignité parmi mes voisins sous le nom de Sir John Anvil. Etant de ma nature très ambitieux, je me mis en tête de fonder une famille; et en conséquence, je résolus que mes descendants auraient un mélange de sang noble dans leurs veines. Dans ce but, je fis la cour à Lady Mary Oddly, jeune femme pauvre mais de qualité. Pour terminer

promptement le traité de mariage, je lui envoyai une carte blanche, comme nos journaux appellent cela, en la priant d'y écrire elle-même ses conditions. Elle fut très brève dans ses demandes, exigeant seulement que la disposition de ma fortune et la conduite de ma famille fussent entièrement remises entre ses mains. Son père et ses frères paraissaient fort opposés à cette alliance, et ne voulaient pas me voir pendant les premiers temps; mais à présent ils en ont si bien pris leur parti qu'ils dînent avec moi presque tous les jours, et qu'ils m'ont emprunté d'assez fortes sommes; ce que Lady Mary me jette souvent au nez quand elle veut me prouver combien ses parents sont bons pour moi. Elle n'avait aucune dot, comme je l'ai déjà dit; mais ce qui lui manque en fortune, elle le fournit en esprit. D'abord elle a changé mon nom en celui de Sir John Enville, et à présent elle signe Mary Enville. Elle m'a donné quelques enfants qu'elle a baptisés des surnoms de sa famille, afin, dit-elle, d'effacer la grossièreté de leur parenté du côté de leur père. Notre fils aîné est l'honorable Oddly Enville, Ecuyer; et notre fille aînée est Harriot Enville. Tout en arrivant dans ma maison, elle mit à la porte quelques fidèles serviteurs qui étaient avec moi depuis longtemps, et introduisit à leur place un couple de négrillons et trois ou quatre jolis garçons en livrée brodée, indépendamment de sa femme de chambre française, qui est perpetuellement à faire du bruit dans la maison dans une langue que personne ne comprend, sauf Lady Mary. Elle s'est mise ensuite à réformer toutes les chambres de la maison, ayant garni toutes mes cheminées de glaces, et placé dans chaque coin de tels tas de porcelaine, que je suis obligé de marcher dans ma maison avec la précaution et la circonspection la plus grande, de peur de renverser quelques-uns de nos meubles fragiles. Elle fait une fois par semaine une illumination avec des bougies dans l'une des plus vastes chambres, afin, comme elle l'exprime, de voir du monde. A ce moment-là, elle désire toujours que je sois dehors ou que je me retire dans le grenier, afin de ne pas lui faire honte devant ses visiteurs de qualité. Ses valets de pied, comme je l'ai dit, sont de si beaux messieurs que je n'aime pas beaucoup à leur faire des questions; quand je le fais, ils me répondent avec un insolent dédain, et me disent que tout ce à quoi je trouve à redire a été fait par l'ordre de Lady Mary. Elle me dit qu'elle a l'intention de leur faire porter l'épée avec leurs prochaines livrées, ayant remarqué dernièrement les laquais de deux ou trois personnes de qualité, montés derrière

la voiture avec l'épée au côté. A la fin de la première lune de miel, je lui représentai le peu de raison des innovations journalières qu'elle faisait dans ma maison ; mais elle me répondit que je ne devais plus me considérer désormais comme Sir John Anvil, mais comme son époux; et elle ajouta d'un air hautain que je n'avais pas l'air de savoir qui elle était. Je fus surpris d'être traité ainsi après ce qui s'était passé entre nous. Mais elle m'a depuis donné à entendre que, si nous vivons sur un pied de familiarité, elle entend néanmoins être traitée avec le respect dû à sa naissance et à sa qualité. Nos enfants ont été depuis leur enfance nourris de tant de récits sur la famille de leur mère, qu'ils savent les histoires de tous les grands hommes et de toutes les femmes illustres qu'elle a produits. Leur mère leur apprend que tel a commandé dans tel combat naval, que leur arrière-grand-père a eu un cheval tué sous lui à Edge-hill, que leur oncle était au siége de Bude, et que sa mère a dansé à un bal de la cour avec le duc de Monmouth, avec un tas d'autres balivernes du même genre. Je fus l'autre jour un peu décontenancé par une question de ma petite fille Harriot, qui me demanda avec beaucoup d'innocence pourquoi je ne leur parlais jamais des généraux ni des amiraux qu'il y avait eu dans ma famille. Quant à mon fils aîné, Oddly, il s'est laissé si fort enorgueillir par sa mère que, s'il ne change pas ses allures, je pourrai bien le déshériter. Il a tiré son épée contre moi avant l'âge de neuf ans, et m'a répondu qu'il voulait être traité en gentilhomme ; sur la menace que je fis de le corriger pour son insolence, Lady Mary intervint entre nous, et me dit que je devais considérer qu'il existait quelque différence entre sa mère et la mienne. Elle est continuellement à trouver les traits de quelques-uns de ses parents dans ceux de mes enfants, bien que, soit dit en passant, j'aie un petit drôle à face rebondie qui me ressemble d'une manière surprenante, si j'ose le dire ; mais ce qui me chagrine le plus, c'est qu'en me voyant jouer avec eux sur mes genoux, elle m'a demandé à plus d'une reprise de me trouver avec les enfants aussi peu que possible de peur qu'ils ne prennent quelques-unes de mes façons mal-séantes.

Il faut que vous sachiez en outre, puisque je vous ouvre mon cœur, qu'elle se regarde comme supérieure à moi en bon sens, autant qu'elle l'est en qualité, et qu'en conséquence elle me traite comme un simple bonhomme qui ne connait pas le monde. Elle me dicte des lois dans mes propres affaires, me reprend sur des questions de commerce, et, si je ne suis point d'accord avec elle à propos d'un de mes navires, s'étonne que

j'ose discuter avec elle, lorsque je sais très bien que son bisaïeul était officier général de marine.

Pour compléter mes souffrances, elle m'a tourmenté pendant les derniers trois mois pour m'obliger à aller habiter l'une des places, à l'autre bout de la ville, promettant pour m'y décider que j'aurais un aussi beau grenier qu'aucun des gentilshommes de la même place ; ce à quoi l'honorable Oddly Enville, Ecuyer, ajoute toujours comme un petit fat qu'il est, qu'il espère que ce galetas sera aussi près que possible de la cour.

Bref, je suis si bien hors de mon élément naturel que pour reprendre mon ancienne manière de vivre, je consentirais à recommencer ma carrière et à redevenir simplement Jack Anvil ; mais hélas ! je suis pris pour la vie, et je suis forcé de signer avec très grande tristesse de cœur,

Votre humble serviteur,

JOHN ENVILLE, CHEVALIER.

Londres, 12 Février, 1712.

ADDISON.

LXXXV.—L'ANGLETERRE VUE PAR UN CHINOIS.

Londres, Juin, 1770.

NE pense pas, ô toi guide de ma jeunesse ! que l'absence puisse diminuer mon respect, ni que les déserts non-frayés qui nous séparent puissent effacer de ma mémoire ta vénérable figure. Plus loin je voyage, plus je sens avec force les douleurs de la séparation ; ces liens qui m'attachent à ma patrie et à vous ne sont pas brisés. Chaque pas qui m'éloigne ne fait qu'allonger la chaîne que je traîne après moi.

Si je pouvais trouver dans le lointain pays où le sort m'a conduit quelque chose qui fût digne d'être transmis, je vous l'enverrais avec joie ; mais au lieu de cela, il faut que vous vous contentiez de la nouvelle assurance de mes anciens sentiments et de l'esquisse imparfaite d'un peuple avec lequel je n'ai encore fait que superficiellement connaissance. Les observations d'un homme qui n'a été que trois jours dans ce pays ne peuvent porter que sur ces incidents qui s'imposent en quelque sorte à votre imagination : je me considère ici comme un être nouvellement créé qu'on introduit dans un nouveau monde ; tout me frappe d'étonnement et de surprise. L'imagination encore incertaine semble le seul principe actif de l'esprit. Les circonstances les plus légères nous causent du plaisir jusqu'à ce que le charme de la nouveauté ait disparu. Quand j'aurai cessé

de m'étonner, je pourrai peut-être devenir sage ; je pourrai alors appeler le raisonnement à mon aide, et comparer les uns aux autres les objets que j'avais d'abord examinés sans réfléchir.

Me voici donc à Londres, regardant des étrangers qui me regardent aussi. On dirait qu'ils trouvent quelque chose d'absurde dans ma figure ; et si je n'étais jamais sorti de chez-moi, je pourrais peut-être trouver dans les leurs un fonds inépuisable de ridicule ; mais par de longs voyages, j'ai appris à ne rire que de la folie, et à ne trouver de réellement ridicule que la scélératesse et le vice.

Au moment où je quittai ma patrie, et où je franchis la muraille de la Chine, je m'imaginais que dévier des coutumes et des mœurs des Chinois, c'était s'écarter de la nature ; je souriais aux lèvres bleues et aux fronts rouges des Tonguses ; et je pouvais à peine me contenir quand je voyais les Daures orner leurs têtes de cornes, et les Ostiaks se poudrer avec de la terre rouge ; les beautés kalmoukes, attifées dans tout l'appareil de leurs peaux de brebis, me paraissaient aussi parfaitement ridicules ; mais je m'aperçus bientôt que c'était moi qui étais ridicule et non pas ces gens-là ; que c'était à tort que j'accusais les autres d'absurdité, parce qu'ils se trouvaient différer d'un modèle originairement fondé sur le préjugé ou la partialité.

Je ne trouve donc aucun plaisir à reprocher aux Anglais de s'éloigner de la nature dans leur extérieur, qui est tout ce que je connais encore de leur caractère ; il est possible qu'ils cherchent seulement à en perfectionner la simplicité originelle, puisque toutes les extravagances en fait de costume viennent uniquement du désir de nous rendre plus beaux que la nature ne nous a faits ; et c'est là une vanité si inoffensive que non seulement je la pardonne, mais que je l'approuve. Le désir de valoir mieux que les autres est ce qui réellement nous rend ainsi, et comme des milliers d'hommes trouvent leur existence dans la société, grâce à ces goûts, il n'y a que les ignorants qui puissent les condamner.

Vous n'ignorez pas, très révérend Fum Hoam, que d'industriels innombrables, même parmi les Chinois, subsistent par cet amour propre inoffensif. Vos perceurs de nez, vos emmailloteurs de pieds, vos colorieurs de dents, vos épileurs de sourcils, manqueraient tous de pain, si leurs voisins manquaient de vanité. Toutes ces frivolités néanmoins emploient moins de gens en Chine qu'en Angleterre ; ici un beau monsieur ou une belle dame, habillée à la dernière mode, semble avoir à

peine un seul membre que l'art ne mette pas plus ou moins à la gêne.

Pour faire un beau monsieur, il faut plusieurs industriels, mais d'abord un barbier : vous avez sans doute entendu parler de ce champion juif, dont la force était dans les cheveux ; on croirait que les Anglais y ont placé toute la sagesse. Pour paraître sage, on ne demande pas ici à un homme autre chose que d'emprunter les cheveux de la tête de tous ses voisins et de se les appliquer comme un buisson sur la sienne : ceux qui administrent la loi ou exercent la médecine s'en mettent une telle quantité qu'il est impossible, même en idée, de distinguer la tête des cheveux.

Les personnages que je viens de vous décrire affectent la gravité du lion ; ceux que je vais vous peindre ont quelque chose de la vivacité éveillée d'animaux plus petits. Le barbier, qui est encore ici le maître des cérémonies, leur coupe les cheveux ras jusqu'au sommet de la tête ; puis, avec une composition de farine et de graisse de porc, il plâtre le tout de telle façon qu'il devient impossible de distinguer si le patient porte un bonnet ou une emplâtre. Mais pour rendre la peinture plus frappante, figurez-vous la queue de quelque animal, la queue d'un lévrier, ou la queue d'un cochon, par exemple, pendue à l'arrière de la tête, et descendant jusqu'à l'endroit où l'on voit d'ordinaire commencer la queue des autres animaux. Ainsi pourvu d'une queue et tout poudré, l'homme de goût s'imagine qu'il a gagné en beauté, arme de sourires sa face aux traits rudes, et essaie de paraître hideusement tendre. Equipé de la sorte, il a tout ce qu'il faut pour faire l'amour, et compte pour le succès beaucoup plus sur la poudre qui couvre sa tête que sur les sentiments qu'elle renferme.

Et pourtant, quand je considère quelle espèce de créature est la femme à laquelle il est supposé rendre ses hommages, il n'y a rien d'étrange à le voir ainsi équipé dans le but de plaire. Elle aime tout autant que lui la poudre, les queues et la graisse de cochon : pour vous dire mon opinion intime, très révérend Fum, les dames ici sont horriblement laides ; c'est à peine si je puis souffrir leur vue ; elles ne ressemblent en aucune façon aux beautés chinoises ; les Européens ont de la beauté une idée tout-à-fait différente de la nôtre ; quand je songe aux perfections du petit pied des beautés orientales, comment pourrai-je avoir des yeux pour une femme dont le pied a dix pouces de long ? Je n'oublierai jamais les beautés de Nangfew, ma ville natale. Que leurs figures étaient larges ;

que leurs nez étaient courts; que leurs yeux étaient petits; que minces étaient leurs lèvres; que leurs dents étaient noires! La neige des sommets du Bao n'est pas plus blanche que leurs joues; et leurs sourcils sont aussi fins que la ligne tracée par le pinceau de Quamsi. Ici une femme avec de semblables perfections serait effrayante; les beautés hollandaises et les chinoises ont bien quelque ressemblance, mais les femmes anglaises sont entièrement différentes; joues rouges, grands yeux, dents de la blancheur la plus odieuse; voilà non seulement ce qu'on voit, mais ce qu'on désire en elles; et puis elles ont des pieds tellement masculins que quelques-unes s'en servent positivement pour marcher!

Pourtant, toute incivile qu'ait été la nature, elles semblent résolues à la dépasser en malveillance; elles se servent de poudre blanche, de poudre bleue et de poudre noire pour leurs cheveux, et de poudre rouge pour leur figure dans certaines occasions particulières.

Elles aiment à avoir la figure de différentes couleurs comme chez les Tartares de Koreki, s'y collant souvent avec de la salive de petites mouches noires partout, excepté sur le bout du nez, où je n'ai jamais vu une mouche. Vous aurez une idée plus complète de la manière dont se placent ces petites taches, quand j'aurai achevé la carte d'une figure anglaise mouchetée, selon la mode, carte que je compte vous envoyer prochainement pour augmenter votre curieuse collection de tableaux, de médailles et de monstres.

Mais ce qui me surprend plus que tout le reste, c'est ce dont je viens d'être instruit par quelqu'un de ce pays: "La plupart des dames," dit-il, "ont ici deux visages; l'un avec lequel elles dorment, l'autre qu'elles montrent en société. Le premier est en général réservé pour le mari et la famille à l'intérieur; le second se met au-dehors pour plaire aux étrangers; le visage de famille est souvent assez insignifiant, mais celui du dehors vaut beaucoup mieux; il est toujours fait à la toilette, où le miroir et le flatteur siégent en conseil et règlent la physionomie du jour."

Je ne puis constater la vérité de cette remarque; toutefois, il est certain qu'elles portent plus de vêtements chez-elles qu'au dehors; et j'ai vu une dame, qui paraissait frissonner sous l'impression d'une brise légère dans son appartement, paraître à demi-nue dans la rue. Adieu.

LIEN CHI ALTANGI.

A Fum Hoam, Péking.

GOLDSMITH.

LXXXVI.—LE VICAIRE DE WAKEFIELD ET SA FAMILLE.

J'ai toujours pensé que l'honnête homme, qui se mariait et qui élevait une nombreuse famille, était plus utile que celui qui restait garçon et se contentait de parler de population. Par ce motif, j'avais à peine pris les ordres depuis un an que je commençai à penser sérieusement au mariage, et je choisis ma femme comme elle-même choisit sa robe de noces, non point pour la brillante surface, mais pour les qualités qui devaient la rendre d'un bon usage. Pour lui rendre justice, c'était une femme d'un bon caractère, excellente ménagère; et quant à l'éducation, il y avait peu de dames de campagne qui pussent en montrer davantage. Elle pouvait lire n'importe quel livre anglais sans beaucoup épeler; mais pour les fruits confits, tant au sucre qu'au vinaigre, aussi bien que pour la cuisine, personne ne l'emportait sur elle. Elle se flattait aussi, dans la conduite de sa maison, de savoir combiner l'excellence avec l'économie; cependant je ne me suis jamais aperçu qu'avec toutes ses combinaisons nous soyons devenus plus riches.

Quoi qu'il en soit, nous nous aimions tendrement, et notre affection mutuelle s'accrut avec les années. Il n'y avait rien, par le fait, qui pût nous rendre mécontents du monde ou de nous-mêmes. Nous avions une maison élégante, située dans un beau pays, et un bon voisinage. L'année se passait en amusements moraux et champêtres, en visites à nos voisins riches, et en secours portés à ceux qui étaient pauvres. Nous n'avions point de révolutions à craindre, point de fatigues à supporter; toutes nos aventures étaient au coin de notre feu; et toutes nos migrations de la chambre bleue à la chambre brune.

Comme nous vivions près de la route, nous avions souvent des voyageurs ou des étrangers qui venaient nous visiter et goûter notre vin de groseilles pour lequel nous avions une grande réputation; et je déclare, avec la véracité d'un historien, que je n'ai jamais entendu aucun d'eux y trouver à redire. Nos cousins aussi, même jusqu'au quarantième degré, se rappelaient tous notre parenté, sans le secours d'aucun généalogiste, et venaient fréquemment nous voir. Quelques-uns d'entre eux ne nous faisaient pas grand honneur en se proclamant nos parents; car dans le nombre, il y avait des aveugles, des boiteux, des estropiés. Toutefois, ma femme prétendait toujours que, comme nous étions même chair et même sang, ils devaient s'asseoir à la même table que nous, de sorte que si nous n'avions pas autour de nous de très riches amis

nous en avions en général de très heureux ; car cette remarque se vérifie durant toute la vie, que plus le convive est pauvre, plus il est enchanté qu'on le traite ; et de même que certains hommes regardent avec admiration les couleurs d'une tulipe ou les ailes d'un papillon, moi j'étais de ma nature un admirateur de visages heureux. Néanmoins, quand l'un de nos parents se trouvait être une personne d'un très mauvais caractère, un hôte incommode, quelqu'un enfin dont nous voulions nous débarasser, j'avais soin de lui prêter une redingote, une paire de bottes, ou parfois un cheval de peu de valeur, et j'avais toujours la satisfaction de voir qu'il ne revenait jamais pour les rendre. Par ce moyen la maison se trouvait délivrée de ceux que nous n'aimions pas ; mais jamais il n'a été dit que la famille de Wakefield eût fermé la porte à un voyageur ou à un indigent.

Nous vécumes ainsi plusieurs années dans un état fort heureux ; non pas que nous n'eussions de temps à autre quelques-unes de ces petites contrariétés que la Providence nous envoie pour relever le prix de ses faveurs. Mon verger était souvent pillé par des écoliers, et les pâtisseries de ma femme volées par les chats ou les enfants. Le seigneur du village s'endormait parfois aux endroits les plus pathétiques de mon sermon, ou bien sa femme répondait aux civilités de la mienne à l'église par une révérence trop courte ; mais nous surmontions bientôt le chagrin causé par ces accidents, et d'ordinaire, au bout de deux ou trois jours, nous nous étonnions qu'ils eussent pu nous contrarier.

Mes enfants, fruits de la tempérance, étant élevés sans délicatesse, étaient tout à la fois d'une bonne constitution et d'une bonne santé ; mes fils hardis et vigoureux ; mes filles belles et florissantes. Notre fils aîné se nommait Georges, du nom de son oncle, qui nous avait laissé dix mille livres. Notre second enfant était une fille à qui je voulais donner le nom de sa tante Grissel ; mais ma femme, qui venait de lire des romans, insista pour qu'elle fût appelée Olivia. Moins d'une année après, nous eûmes une autre fille, et je décidai que celle là prendrait le nom de Grissel ; mais une riche parente ayant eu la fantaisie d'être sa marraine, l'enfant fut par ses ordres appelée Sophie ; si bien que nous eûmes dans la famille deux noms romantiques ; mais je proteste que je n'y ai eu aucune part. Vint ensuite Moïse ; puis, après un intervalle de douze ans, nous eûmes deux fils de plus.

Il serait inutile de nier mon enchantement lorsque je voyais mes enfants autour de moi ; mais la vanité et la satisfaction de ma femme dépassaient encore la mienne. Si nos visiteurs disaient : " Sur ma parole, Mrs. Primerose, vous avez les plus beaux enfants de tout le pays ! "—" Ah ! voisin," répondait-elle, " ils sont comme le ciel les a faits, assez beaux s'ils sont assez bons ; car *beau est qui est bien fait.*" En même temps elle disait à ses filles de tenir la tête droite ; et pour ne rien dissimuler, elles étaient réellement fort jolies. L'extérieur me paraît d'ailleurs une chose si indifférente que je n'aurais probablement pas songé à en parler, si ce n'eût pas été le sujet de la conversation dans le pays. Olivia, âgée alors d'environ dix-huit ans, avait cet éclat de beauté avec lequel les peintres représentent Hébé, ouverte, animée, séduisante. Les traits de Sophie n'étaient pas aussi frappants à première vue, mais souvent ils produisaient un effet plus certain ; car ils étaient doux, modestes et attrayants. La première triomphait d'un seul coup, l'autre par des efforts successivement répétés.

Mon aîné, Georges, était élevé à Oxford, attendu que je le destinais à une des professions libérales. Mon second fils, Moïse, que je voulais lancer dans les affaires, recevait à la maison une espèce d'éducation mixte. Mais il est superflu de décrire les caractères particuliers d'enfants qui n'avaient que fort peu vu le monde. Il suffira de dire qu'il existait entre eux une ressemblance de famille, et qu'à proprement parler, ils n'avaient qu'un seul et même caractère, celui d'être également généreux, crédules, simples et inoffensifs. GOLDSMITH.

LXXXVII.—UNE EXCURSION A LA CAMPAGNE.

M. PICKWICK vit que ses trois compagnons s'étaient levés, et qu'ils attendaient son arrivée pour commencer le déjeûner, qui était servi d'une façon coquette et appétissante. On se mit à table ; et le jambon grillé, les œufs, le thé, le café et divers autres plats commencèrent à disparaître avec une rapidité qui témoignait tout à la fois de l'excellence des mets et de l'appétit des consommateurs.

" Maintenant à propos de Manor Farm," dit M. Pickwick ; " comment y aller ? "

" Ce que nous avons de mieux à faire, peut-être, c'est de consulter le garçon," dit M. Tupman. En conséquence on fit venir le garçon.

" Dingley Dell, messieurs ?—Quinze milles, messieurs——chemin de traverse.—Une chaise de poste, monsieur ? "